

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 44

Artikel: Lausanne, le 1er novembre 1879
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 1^{er} Novembre 1879.

Nous trouvons dans le *Nouvelliste vaudois* de 1801 une curieuse polémique relative aux honoraires d'un médecin de Sion qui demandait un louis d'or (16 francs anciens) pour vacciner un enfant, alors que la variole faisait de grands ravages dans le Valais. Ce fait, signalé assez vertement dans les journaux par un anonyme, provoqua, de la part du médecin mis en cause, la réponse suivante :

« Monsieur l'écrivain ! Qui que vous soyez, j'exerce mon art de médecin loyalement ; que chacun fasse aussi bien le sien. Je me fais bien payer par les gens qui sont en état de le faire, et je n'en rougis pas, parce que l'argent, quelque rare qu'il soit, est encore plus facile à obtenir que la reconnaissance, et que d'ailleurs tous les talents ont leur prix, excepté celui de fabriquer des mensonges pour noircir un homme ; il est devenu trop commun.

Il m'arrive aussi quelquefois de traiter gratuitement des malades, mais je ne m'en vante pas de peur, de peur que l'exemple ne gagne ; mais il est vrai que ce n'est pas à des gens des plus aisés du canton, tels que le citoyen R., auquel s'applique sans doute l'exemple que vous citez... Que voulez-vous ? C'est une bétise que vous avez faite ; mais quelque grossière qu'elle soit, ce n'est pas à moi à vous en blâmer ; je suis exposé tous les jours à en faire, dont les suites sont bien plus fâcheuses ; mais comme je les fais sans mauvaise intention, cela ne m'empêche pas d'aller tête levée, tandis que vous n'osez pas vous montrer. C'est déjà quelque chose que de pouvoir avouer son nom, et je vous défie d'avouer le vôtre. Quand vous ne devrez qu'à vos talents et à des travaux louables l'argent que vous gagnerez, vous direz comme moi : je me moque des envieux, des méchants et des sots, et je m'appelle le docteur *Gay*. »

Le chapeau de M. B.

La plaisante histoire qu'on va lire s'est passée dernièrement dans un des bureaux de notre ville. Il est fort probable que quelques-uns de nos lecteurs la connaissent déjà.

M. B... est un de ces employés de vieille roche, je veux dire de ceux qui ne vont pas à la chasse, qui n'ont pas la passion du jeu, ni l'habitude des cafés, un de ces employés arrivant toujours à la

besogne à heure fixe et soignant scrupuleusement les intérêts de l'administration à laquelle ils appartiennent.

Il est vrai que M. B., dont l'âge dépasse la cinquantaine, n'est pas un grand génie, aussi est-il resté sans avancement, touchant depuis de longues années un appointement fort modeste. Les jeunes employés, auxquels le chef de bureau le donnait comme un modèle à suivre au point de vue de la bonne conduite et de l'assiduité, lui jouaient mille tours dont le plus souvent sa simplicité l'empêchait de s'apercevoir. Il portait un chapeau déjà mûr et à très larges bords, qu'il renfermait soigneusement dans une armoire commune à tous les employés. On profitait des absences momentanées du chef de bureau, et dès qu'on voyait le brave B. enfoncé dans ses copies, on prenait furtivement son chapeau et on le portait chez le concierge dont la servante, moyennant une légère gratification, découssait la bordure, enlevait tout autour un demi centimètre du feutre et le rebordait de nouveau. Puis on reportait le chapeau dans l'armoire. L'opération se répétait au moins deux fois par semaine.

Le pauvre employé ne s'aperçut d'abord de rien, mais à la fin, la largeur du bord diminuant toujours, il le considérait d'un air surpris avant de le mettre sur sa tête. Sa surprise, qui augmentait de jour en jour, donnait aux jeunes employés des envies de rire qu'ils ne réprimaient qu'avec une peine infinie. Enfin, lorsque le bord n'eut plus qu'un pouce de largeur, son chef de bureau lui dit un jour : Vous avez là un singulier chapeau, M. B., je n'en ai pas encore vu comme cela. — C'est vrai, Monsieur, car tout le monde me regarde dans la rue..., c'est fort désagréable. Il paraît que mon chapelier m'a vendu là un feutre qui se retire au soleil ; je vais le lui reporter.

Un de nos abonnés nous communique un petit volume, déjà vieux, mais rempli de charmantes choses, témoin l'anecdote suivante, due à la plume de Mme Judith Cauchois-Lemaire :

Le capitaine Gerbaut, mis à la retraite par suite du licenciement de l'armée de la Loire, était le plus malheureux des hommes. Sa femme ne pouvait le voir, lui habitué à la vie active, se dévorer dans l'inaction et désespéré jusqu'à la rage, à l'idée d'être non-seulement inutile, mais à charge à sa famille... Cet homme, si brave devant l'ennemi, manquait de courage pour s'exposer au refus ou à l'humiliation ;